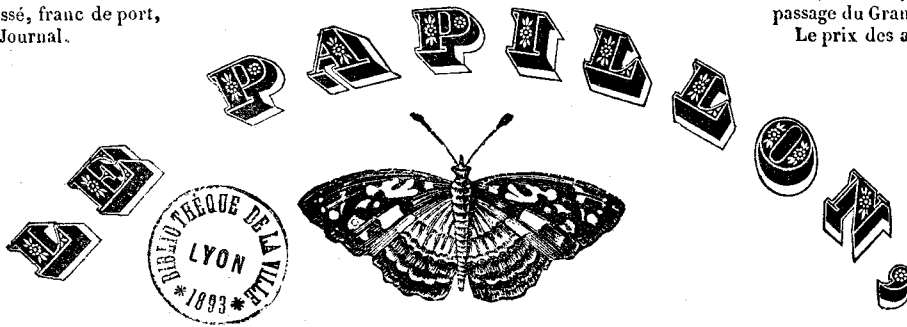


Ce Journal paraît les Jedis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3^{me} ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 36; M^{mes} Cœury et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.
Le prix des annonces est de 15 c.



JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

UN HOMME AIMÉ.

BOUTADE.

Bonheur d'être aimé tendrement
Que le chagrin marche à sa suite!

J'ai la goutte, un chien, du malheur, un domestique, vingt-deux amis intimes, et un ami.

Je suis bon, excessivement bon..., sans être trop bête, c'est une particularité : tout autre à ma place serait stupide... je ne suis pas spirituel, voilà tout. J'ai été victime de ma bonhomie toute ma vie ; je m'étonne qu'un cœur ait pu être assez dur pour martyriser une aussi bonne créature que moi. Je pleure de moi quand je pense à moi : en quoi je diffère de mon domestique, qui, de son propre aveu, ne pense jamais à lui sans bâiller.

Je ne vous parlerai pas de mes amis, il n'est pas de mauvaise plaisanterie qu'ils ne m'aient faite ; l'un m'a dégoûté de la femme que j'aimais en me prouvant qu'elle m'était infidèle ; c'était vrai... mais avec lui. Un autre m'a gratifié de rhumatismes en me faisant faire sentinelle, une nuit d'hiver, à la porte de sa maîtresse. Un autre m'a calomnié ; un autre... Je perdis patience,

et pour m'en débarrasser, je leur prêtai de l'argent ; ils n'ont pas reparu. J'en étais sûr.

Je n'ai plus qu'un ami véritable ; c'est un fléau ! Au physique, il ne se brosse jamais, il ne porte jamais de gants et il porte des mains !! Sa tournure est déplorable, sa chevelure huileuse, son habit décousu aux épaules et râpé partout, son chapeau... Je vous en pire, ne me demandez comment est son chapeau... Je l'aime... Au moral, Gabriel me rudoie quand je ne suis pas de son avis ; c'est un très-mauvais caractère ; je pleure beaucoup et il me pardonne... Pauvre Gabriel ! au fond il est si bon. Sans cesse j'attends qu'il ait pensé pour penser comme lui ; il veut que je me prononce d'abord pour me contredire à l'instant ; puis il s'emporte, parce que je ne veux jamais être de son avis. Que faire ? il me veille quand je souffre. Il m'aime.

Mon chien a trop d'esprit pour une bête, et mon domestique n'en a pas assez pour un homme. Gabriel a plus d'esprit que nous tous ensemble et séparément ; par exemple, je suis mieux que lui, il n'en convient pas, il a tort. Mon chien est mieux que moi. César me dépasse de toute la tête lorsqu'il est comme moi sur ses pattes de derrière. Il a des soies magnifiques, des babines et des oreilles longues d'un pied, un œil fauve, des dents crochues et une queue puissante, dont les lourdes oscillations battent durant des heures entières.

mes jambes endolories : c'est de l'amitié. En plein jour, si l'on vient remuer un meuble dans ma chambre, il pousse d'affreux hurlemens qui font trembler les vitres et dont s'émeuvent les voisins ; c'est un gardien vigilant : en revanche, il ne bouge de la nuit ; il a le sommeil dur. Quand je siffle pour l'appeler, il s'éloigne à petits pas ; quand je crie : « César, ici ; » rouge de colère, il ouvre lui-même la porte pour s'évader plus vite : quelle intelligence !

A l'heure de mon dîner, je me dirige lentement vers la salle à manger ; si la porte en est ouverte, je ne me donne pas même la peine d'entrer... César m'a précédé : debout sur la table, il a fini quand j'arrive. Il monte sur mon lit, se blottit sur mon pied malade et s'endort. Il n'y a pas de prières tendres, d'exhortations amicales, de stratagèmes, de cris de fureur qui puissent le faire changer d'idée. Je voulus le fouailler certain jour, il me saisit à la gorge... j'appelai du secours d'un air égaré... Gabriel lisait près de la fenêtre.

— C'est ta faute, me dit-il en tournant la page..., ça t'apprendra.

César finit par lâcher prise, parce que ses occupations l'appelaient ailleurs ; il avait à se gratter. Il mourra enragé, c'est sûr ; mais alors il ne me mordra plus, il reconnaîtra toujours la voix de son maître. D'ailleurs, que faire ? il m'a repêché un jour que je pêchais. Il m'aime.

Si je connaissais quelqu'un plus bête que mon domestique, je vous le dirais. menteur par nature et par goût, s'il a une bonne nouvelle à m'apprendre, il ne résiste pas au besoin d'en faire une nouvelle désastreuse ; c'est une maladie. Surtout il est bavard ; convaincu que ses insipides histoires sont un soulagement à mes maux, il s'assied près de mon lit et conte... Il ne faut pas songer à s'y opposer, quelle que soit la fureur qui vous possède. Naguère il a mêlé à mes alimens, sans m'en prévenir, un remède de sa composition contre la goutte ; mes médecins sont encore à comprendre, et moi aussi, comment j'ai pu en revenir. Je sais, à n'en pas douter, qu'il m'en prépare un second plus efficace que le premier, et je l'avalerai de même, parce qu'il n'est pas en mon pouvoir de faire autrement. C'est peut-être déjà fait à l'heure où j'écris. Je lui ai offert une pension viagère de vingt-cinq louis, s'il voulait me laisser mourir en paix ; il n'a jamais pu s'y résoudre ; il ne me quittera qu'à ma mort. Ce dévouement, qui me tuera, me prouve son bon cœur... L'assassin ! il m'aime.

Voilà mon intérieur, voilà les trois êtres avec lesquels je vis, qui font le malheur de mon existence, et dont l'amitié m'est indispensable. Ils me tueront, je le sais, mais aussi bien je mourrais loin d'eux ; — j'aime mieux mourir aimé.

FRAGMENT

d'un Voyage à Varsovie en 1830.

La table d'hôte de Chovot à Varsovie présentait un curieux amalgame de convives : Français, Russes, Polonais, Allemands, chaque nation de l'Europe s'y trouvait représentée ; c'était presque un congrès. Langues, mœurs, costumes, tout était varié et mobile : on voyait l'aide-de-camp du grand duc assis à côté du député de la diète, la soubrette du Théâtre-Français près du pensif Allemand, le Français bruyant, parlant politique devant le sourire effronté du mouchard de police, un ancien émigré, négociant à Dantzick, défendant le prince de Polignac et la légitimité, puis des rires, des propos de toute espèce complétaient le tableau de cette table étrangement occupée.

La partie la plus intéressante des convives se composait des actrices du Théâtre-Français. Autour de ces héroïnes de coulisse se pressaient tous ceux qui avaient une tentation à offrir.

Que de séduction dans Constance ! — Cet ensemble de délicatesse, de mélancolie, de langueur qui saisit les yeux pour arriver à l'âme, elle le possédait. Il y avait dans sa personne une nonchalance de mouvement, sur sa figure un silence expressif de souffrance qui faisaient jaillir l'intérêt avant qu'elle eût dit un mot... Combien de fois ai-je senti un doux frisson courir sur mes nerfs en voyant la taille souple, le corps fluët, la pâleur nerveuse de cette voluptueuse créature... Oh ! son regard surtout, son regard !... il s'est enfoncé dans mon cœur avec toute sa puissance d'émotion et de larmes ; il est là comme un écho subit de sensations éblouissantes ;... et pourtant tout était faux dans cette femme... Le langage de la nature peut-il être aussi menteur !

Rien de plus romanesque que l'histoire arrangée de sa vie, telle que d'adroits amis la faisaient courir dans le monde ; les véritables détails étaient d'un positif à faire peur.

Fille d'actrice, elle fut amenée par sa mère à Bruxelles, à l'âge de quinze ans ; elle y inspira, disait l'histoire, une vive passion au prince royal de Suède. Il n'y a pas de résistance ni d'obstacle pour les princes (heureux sont-ils !), si bien que le Suédois devint bientôt l'amant le plus complètement heureux de la jeune Constance. Rappelé subitement à Stockholm, Constance partit avec lui ; mais voilà qu'à Aix-la-Chapelle les douleurs de l'enfantement la prirent, et le prince dut l'abandonner dans ce douloureux moment. Elle accoucha d'un fils qui reçut le nom d'Oscar, en mémoire de son père (c'est probablement la seule chose qu'elle ait reçu de lui). Cependant les jours passaient rapidement et point de nouvelles du royal amant ; le cruel avait donc oublié jusqu'au souvenir de son bon-

heur ! Constance eut bientôt à lutter et contre sa douleur d'amante et contre les angoisses de la misère. Pas une plainte ou une prière ne sortirent de sa bouche (remarquez que c'est toujours la version dramatisée). Enfin elle arriva, on ne sait trop comment, à Varsovie. Là son existence changea. Engagée au Théâtre-Français avec de bons appointemens, elle se vit entourée d'adorateurs qui se mirent à l'enchère par leurs prodigalités ; sa profusion dépassa encore les folies de ses amans : en trois ans elle engloutit deux immenses fortunes avec un désintéressement de procédés qui (continue l'histoire) suffit pour absoudre l'inconséquence de sa conduite. La vérité était au fond de tout cela. Constance avait habité Bruxelles, son fils s'appelait Oscar, elle avait ruiné deux seigneurs russes ou polonais ; seulement tous ces faits étaient broyés dans un mélange de perfidie, de cupidité, de honteux trafic. D'autant plus adroite qu'elle semblait manquer d'adresse, sa figure déjouait la vérité ;... point ne se défendait contre les imputations malveillantes, et cette insouciance dédaigneuse rendait le doute plus volontaire dans un cœur qu'elle entraînait... Tout cela, je l'ai su plus tard.

« Déliez-vous de Constance, me dit un jour à table le négociant de Dantzik. — Pourquoi ? — Déliez-vous-en, c'est une perfide créature ; trahir vos opinions politiques devant cette femme serait imprudent, sinon dangereux. — Dangereux ! m'écriai-je ; voulez-vous dire qu'elle appartient à la police ? Oh, monsieur ! avec cette candeur de visage ? Regardez-là ! Non, jamais je ne croirai à une aussi basse dégradation. — Fasse le ciel que vous n'ayez pas à y croire ; toutefois souvenez-vous de ce que je vous dis. »

C'était arracher tout-à-coup ce doux laisser-aller de la vie, cette confiance préventive qui vous livre à l'impression de l'instinct. Alors le théâtre de Clara-Gazul me revint à l'esprit, aiusi que le souvenir de cette noble dame qui recevait à Londres trente mille francs par mois, et tant d'autres exemples, ... et l'idéalité de de mon ame s'éteignait sous de dégoûtantes réflexions. Oh ! mille fois maudits ces hommes à renseignemens exacts, qui ont toujours une balance prête à peser la valeur de chaque action humaine !

Un matin Losewitz entra chez moi ; il venait de chez Constance. « Allez donc au théâtre, me dit-il, Constance joue Malvina ; elle y est admirable ; on n'a pas plus d'ame, plus de sensibilité que cette femme-là ! — Losewitz, croyez-vous qu'elle en est ailleurs que sur les planches ? — Parbleu ! si je le crois ; ne savez-vous pas son histoire avec le général Darlanov ? Elle se conduisit comme un ange : après que ce pauvre général se fût ruiné pour elle, Constance ne voulut pas l'abandonner ; la mort seule les sépara. — Vous allez me faire croire qu'elle l'empoisonna. — Etes-vous fou ? Où diable avez-vous pris une pareille opinion de

Constance ? l'être le plus doux, le plus inoffensif ! Venez ce soir au théâtre, ajouta-t-il en riant, vous vous réconcilierez avec elle peut-être plus que vous ne voudrez. »

Je cours le soir au théâtre du jardin de Saxe ; Losewitz me fit rseoir auprès de lui, voulant jouir disait-il, de mon admiration. En effet, son amour-propre fut plus chatouillé que son ame du succès de l'actrice. A chaque instant il se livrait à des accès bruyans d'approbation qui m'irritaient ; car le jeu simple et vrai de cette femme me jetait hors du monde réel. Quand elle finit douloureusement par ces mots : « Oh ! je l'aimerai toujours ! » Un doute vagabond s'empara de moi : sur cette Malvina j'arrangeai l'histoire de Constance ; un accent de douleur si puissant, me disais-je, ne peut être que l'écho d'un sentiment profondément vrai : dès ce moment je ne vis plus Constance qu'au travers de son rôle, et j'oubliai tout-à-fait les avertissemens du négociant.

Après la pièce nous accompagnâmes Constance ; on apporta du punch ; Losewitz ne cessait de parler ; Constance était silencieuse ; moi, plongé dans un trouble inexprimable, j'interrogeai de l'ame cette créature presque inconnue qui me faisait déjà parcourir toutes les routes du ciel et de l'enfer... Le tact d'une femme devine ces impressions ; évidemment elle s'occupait aussi de moi... Ses longs regards plongeaient dans l'abîme de mes réflexions, cherchant à saisir une puissance dont elle devinait le germe. « Danger ! danger ! m'écriai-je tout-à-coup. A boire, Losewitz, donnez-moi du punch ! »

Constance ne bougea point. A demi-couchée sur un sofa, son immobilité et son silence semblaient la rendre étrangère à ce qui se passait ; mais dans sa pose il n'y avait pas un mouvement qui ne fût calculé, pas une position de son corps qui ne fût faite pour irriter ou séduire. O démon ! Ses yeux, errant autour de moi, semblaient m'enlacer dans un cercle magique... Je sentais ma raison et ma volonté s'engloutir peu à peu sous le flot de mes desirs !

« Allons, réveillez-vous donc, vous autres, dit Losewitz avec humeur. Constance, demandez encore du punch, car voici du monde. »

C'était Ladislas Lupovski, qui autrefois avait été l'amant de Constance ; c'était Karski, ancien aide-de-camp de Poniatowski ; c'était Voloretz, jeune et noble Volhinien, d'une imagination passionnée ; puis des jeunes gens officiers dans l'armée, d'autres attachés aux administrations ou aux universités.

On but, on parla, on discuta, on cria. — « Savez-vous quel est l'élément du progrès pour les peuples du Nord, songes creux de la liberté ? s'écria Voloretz. C'est la schlague et le knout.

— Vive le knout ! vive le grand duc, vive le dispensateur du progrès ! crièrent les autres.

— Le knout ouvre l'intelligence, reprit Voloretz,

car il est écrit : « Frappez, et l'on vous ouvrira. »

— Oh! le frère prêcheur! Te l'as-t-on donné à toi qui as l'esprit si ouvert?

— La schlague, continua-t-il, suffit au bon Allemand, plus avancé que nous; pour le Russe, encore brut, il faut le knout.

— A bas le barbare!

— Imbéciles, nierez-vous que la haine du despotisme ne s'incrute plus profondément dans vos durs cervaux, enfoncée par la schlague ou le knout?

— Ainsi, pour être libre, il faudra avoir été brisé par cette infâme torture, s'écria Karski: Dieu que nous serons libres un jour!

— Insensés! dit tristement Lupovski, qui riez du supplice de vos frères et du vôtre peut-être!

— Bah! reprit Voloretz, mourir du knout, mourir d'une balle, mourir par la corde, mourir par le fer, c'est toujours mourir;... et remarquez, amis, qu'il y a mille façons de mourir et peu de bien vivre... Ainsi, vive la vie!... A boire! à boire!... A toi, Constance, à ce regard qui ferait braver le knout.

— Voloretz, interrompit Losewitz, tu es tendre ce soir.

— Ne le suis-je pas toujours? Seulement j'oubliais que tu étais là, ajouta-t-il en riant: eh bien! jouons; il faut éteindre une passion par une autre. Au jeu! au jeu!»

Chacun se précipita autour du tapis vert; l'or roula sur la table; ces physionomies, tout-à-l'heure si diverses, se couvrirent d'une teinte uniforme; un silence profond succéda aux saccades bruyantes d'une conversation dévergondée. On n'entendit plus que les mots du jeu ou les exclamations arrachées par les chances de la fortune. Moi, qui ne jouais pas, je restai seul avec Constance, et je ne pouvais trouver un mot à lui dire;... absorbé dans une émotion nerveuse, je parcourais l'appartement, tantôt m'arrêtant devant la table verte, regardant le jeu machinalement, tantôt m'asseyant à côté de Constance, me perdant dans le roulis de mes sensations; puis, m'éloignant de nouveau, je soulevais, par une brusque aspiration, la fatigue qui pesait sur ma poitrine... Vains efforts!

Cependant la soirée s'avancait, et les joueurs, la figure tendue, les yeux ardents, ne paraissaient pas vouloir finir de si tôt, lorsqu'un billet apporté à Karski interrompit le jeu. « Messieurs, finissons, dit-il, il faut partir; Losewitz, viens avec nous; nous avons besoin de toi. » Nous sortîmes tous. A peine fûmes-nous dans la rue, Karski reprit: « Dobrouski me mande de nous rendre sur-le-champ, les chefs de l'association y sont réunis, c'est une affaire de vie ou de mort. — Allons! »

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

M. Emile Taigny termine trop tôt pour nos plaisirs les représentations qu'il avait à donner sur notre scène. Elles ont été toutes fort suivies, et chacune d'elles a prouvé la flexibilité du talent du jeune artiste. *Le Fils de l'Empereur*, *la Marraine*, *le Dernier des Chauny*, *Faublas*, nous l'ont montré tour à tour différent d'allure et de caractère. M^{me} Herliska a secondé M. Emile Taigny de façon à nous faire dire que le talent est chez eux deux affaire de famille. *Le fils de l'Empereur* n'avait jamais fait verser autant de larmes et excité un aussi vif intérêt. M. Emile Taigny s'est montré pathétique et vrai dans toutes ses émotions. Il est fâcheux que son entourage soit venu parfois gâter l'illusion de son personnage et nuire à l'ensemble. M. Jules a été grotesque dans son débit et dans son costume. Où a-t-il vu qu'un habit de garde national pouvait servir d'uniforme autrichien. On ne peut pousser plus loin l'in vraisemblance. M. Jules a tort de compter sur son talent pour faire excuser de pareils anachronismes, ou plutôt de semblables lésineries de garde-robe.

— Le premier débat de M^{lle} Dominique a été tout-à-fait favorable à cette jeune et jolie chanteuse.

— M^{lle} Plessis, dont les débuts à la Comédie-Française ont été remarqués cet hiver, vient en représentation sur notre Grand-Théâtre. Nous jugerons bientôt l'avenir dramatique que promet M^{lle} Plessis.

— On parle de l'engagement de M. Cossard, comme financier; ce serait une bonne fortune. M. Provence aurait fait là preuve de tact et de goût. Personne n'a oublié M. Cossard dans les rôles qu'il a créés ici. Dans *Richard d'Arlington* il donnait au père de Jenny une admirable vérité et une touchante onction.

— Mardi, nous le rappelons à nos lecteurs, aura lieu la représentation au bénéfice de Danguin; nous verrons enfin la fantastique apparition de la *Nome sanglante*. On dit que rien n'a été négligé pour l'effet de ce drame: décors nouveaux, costumes et spectacle. Deux vaudevilles nouveaux escortent la *Nome*. Il y aura foule de bonne heure: qu'on se hâte!

VÉRITABLES PASTILLES DE VICHY,

DITES



PASTILLES ALCALINES DE D'ARCET,

Vichy même, d'après les conseils de M. d'Arcet, et par les soins de M. Ancelin, pharmacien.

Elles excitent l'appétit, préparent les voies digestives à recevoir les aliments, neutralisent les aigreurs, dont les mauvaises digestions sont accompagnées, et sous ce rapport elles aident puissamment l'estomac et le mettent en état de remplir facilement ses fonctions.

Les plus célèbres médecins en recommandent l'usage à toutes les personnes qui, sans être malades, sentent cependant leur estomac pendant la digestion; car, sentir son estomac, c'est mal digérer. Les journaux de médecine les plus justement renommés en font l'éloge; tels sont entr'autres la *REVUE MÉDICALE*, tome 25, page 500. On lit aussi ce qui suit dans le *JOURNAL DE PHARMACIE ET DES SCIENCES ACCES SOIRES*, tome 12, page 126 :

L'expérience a prouvé qu'on rétablissait facilement une mauvaise digestion par l'emploi des Pastilles de Vichy, et que leur usage journalier pouvait non-seulement faciliter les digestions pénibles, mais même prévenir ce mal en permettant à l'estomac de recevoir des aliments dont le choix ou la quantité aurait pu, sans ce secours, en troubler les fonctions. L'action produite par les Pastilles de Vichy est tellement prompte, qu'elle paraît être purement chimique.

Ces Pastilles sont aromatisées à la menthe, à la fleur d'orange, au citron, à l'anis, à la rose, au baume de tolu, à la vanille. Il y en a aussi sans arôme.

PRIX: LA BOITE, 2 FR.; LA DEMI-BOITE, 1 FR.

Un dépôt est établi à Lyon, chez M. Boitel, pharmacien, rue Lafont, 24